

HAJAR AZELL

**LE SENS
DE LA FUITE**

roman

nrf

GALLIMARD

HAJAR AZELL

**LE SENS
DE LA FUITE**

roman

nrf

GALLIMARD

HAJAR AZELL

LE SENS
DE LA FUITE

roman

nrf

GALLIMARD

*Pour Malika, Omar, Sélim et Amine,
À Ilyes Z.,
À la mémoire de Shireen Abu Akleh.*

Fuir, c'est tracer une ligne, des lignes, toute une cartographie. On ne découvre des mondes que par une longue fuite brisée.

GILLES DELEUZE,
Dialogues

Dans la griserie de l'heure présente, j'oubliais tout et surtout l'avenir. Ou plutôt cet avenir m'apparaissait comme une continuation indéfinie du présent.

ISABELLE EBERHARDT,
Amours nomades

I

RÊVES

Beyrouth, janvier 2010

Alice marche dans les rues sombres de Beyrouth une heure après y avoir atterri. Elle passe devant des bars aux lumières tamisées, fait deux allers-retours dans une ruelle avant de trouver celui que Paul lui a indiqué, caché dans la cour d'un immeuble. Elle entre, s'assoit sur l'une des chaises hautes du comptoir et commande :

— Vodka, sauce piquante, citron, olive.

— Le doudou ?

— Oui, trois doudous.

Le barman, intrigué, la regarde avaler les shots. Alice repose le dernier verre avec une sensation de brûlure dans la gorge. Elle est enfin là où elle a toujours rêvé d'être : dans un pays inconnu, seule, le journalisme pour unique occupation.

Elle croque dans l'olive en balayant le lieu du regard. Il ne ressemble en rien au repaire de correspondants que Paul lui a décrit. Au fond de la pièce, des adolescents se déhanchent timidement sur une piste de danse. Le barman explique que le lieu a changé de propriétaire il y a quelques mois. « Heureusement, on a réussi à sauver le comptoir... », dit-il en passant la main sur le bois ridé. Alice acquiesce. Au moment où elle s'apprête à sortir son portable, il dépose un verre devant ses yeux. « Offert par la maison », lance-t-il fièrement en se présentant : il s'appelle Hussein. Alice sourit. Le chili lui a laissé un goût de piquant sur les lèvres. Elles sont rouges

et brillantes. Hussein ouvre une bière Almaza. Leurs verres s'entrechoquent puis Alice retourne sur son téléphone pour lire le mail de Paul. Lorsqu'elle a obtenu son stage dans un média libanais, elle lui a immédiatement annoncé la nouvelle. Il était heureux qu'elle découvre cette ville où il avait été correspondant pendant plus de quinze ans. « À Beyrouth, on danse autour des tombes », lui avait-il raconté, une fascination étrange dans le regard. Alice était allée le voir à la fin du cours qu'il donnait à son école de journalisme pour lui poser des questions. Elle voulait savoir comment devenir reporter, par où commencer, où aller. Depuis, pour chaque décision importante, Alice prenait conseil auprès de Paul.

Le bar se remplit petit à petit. La musique est plus forte et des éclats de lumière se réfléchissent sur les murs. Alice se laisse entraîner par le rythme, un autre verre à la main. Il est minuit quand le DJ met enfin de la musique dansante. Les corps s'agitent sur « Get It Right » de YAS. Hussein regarde Alice quitter le comptoir pour chalouper sur la piste, les mains en l'air. Ses longs cheveux se balancent d'un côté puis de l'autre, et Hussein se demande qui est cette fille qui danse seule le soir après avoir avalé quatre doudous. *Let it laugh, let it crash*. La voix veloutée de Yasmine Hamdan se superpose aux grésillements électroniques et tout le monde répète en boucle : *Let it laugh, let it crash*. Une fois son service terminé, Hussein passe une main dans ses cheveux et cherche Alice du regard. En vain. Elle a disparu. Il ne l'a pas vue sortir. *Let it shine on, let it die*.

*

Alice sort par la porte de derrière sans saluer Hussein. Elle est toujours à court de mots quand il faut se dire au revoir. Elle entre dans un bar, puis dans un autre, s'arrête pour voir les gens s'enlacer, rire aux éclats, marcher en titubant, parler trop fort. Une sensation de vide la submerge. Elle se sent extérieure à la scène, comme si une vitre la séparait de ce qu'elle voit. Elle continue à marcher en tenant sa dernière cigarette entre ses doigts. Elle fait rouler la molette sous son pouce jusqu'à ce qu'il rougisse, mais le briquet refuse de s'allumer. Il n'émet plus de cliquetis, on entend seulement le gaz qui fuit. Rien pour éclairer la nuit.

Alice creuse son chemin dans l'obscurité en s'éloignant de la fête. Ce matin encore, elle était à Paris, dans son appartement boudé par la lumière. Et maintenant, elle traverse cette ville dont les rues lui semblent familières. Elle marche au hasard depuis Gemmayzé puis décide de longer la ligne verte, rue de Damas. Pendant la guerre civile, elle coupait la ville en deux : à l'ouest, les quartiers musulmans, à l'est, les quartiers chrétiens. Alice a lu des dizaines d'articles sur ce sujet. La ligne verte : les habitants l'ont fuie et la végétation l'a envahie. Sur les photos de Paul, on voyait des arbres qui poussaient de toutes parts, de grands arbres hirsutes d'un vert éclatant.

Alice marche une heure entière, lit les plaques des rues, tente de recomposer les quartiers. Elle lève les yeux vers le haut des bâtiments. Les arbres s'étaient frayé un chemin par les fenêtres, jusque dans les appartements désertés par leurs habitants. Elle se demande qui vit dans cette rue aujourd'hui. De quel côté ces familles étaient-elles pendant la guerre ? Quelles peurs viennent encore les hanter certains soirs ? Et puis, épuisée par les questions qui s'écrasent contre son crâne, Alice s'arrête quelques minutes pour observer le ciel. C'est une habitude de son enfance. Tous les soirs,

avant de dormir, elle cherche la lune du regard. Autour de l'astre nacré, des étoiles brillent ; gardiennes silencieuses de toutes les histoires que l'on tait.

*

Dès ses premiers jours à Beyrouth, Alice arpente la ville. Elle aime la jubilation de l'inconnu, l'euphorie de toutes les premières fois. Elle peut enfin pratiquer l'arabe, après l'avoir étudié durant des années en cours du soir. On s'étonne de sa maîtrise de la langue, on lui demande d'où elle vient, si elle n'aurait pas du sang libanais, en cherchant bien. Au fil des rencontres, elle finit par dire que oui, elle vient peut-être un peu d'ici, qui sait.

Le propriétaire de l'appartement qu'Alice loue est un ancien architecte. Il lui raconte comment les bâtiments flambant neufs ont surgi partout dans les années 1990 et 2000, comme pour effacer les traces de la guerre. De rares familles ont réussi à se battre pour conserver leurs maisons. La colline verte de Beyrouth est devenue un mont blanchâtre où le ciment pousse telles des orties.

Depuis leur discussion, Alice imagine la ville comme un puzzle dont elle reconstitue l'image. Il y a la Beyrouth festive, la Beyrouth de la guerre, la Beyrouth des communautés, la Beyrouth clinquante. La ville garde quelque chose d'insaisissable qui fascine Alice. Chaque fin de semaine depuis son arrivée, elle a pris l'habitude de courir sur la corniche, l'album de YAS dans les oreilles. Alice regarde Beyrouth défiler comme un film en accéléré. Elle longe le front de mer, les yeux absorbés par les vagues qui s'écrasent contre les rochers. La course lui procure un sentiment d'apaisement. Ses pensées qui s'agitent dans tous les sens se remettent enfin en ordre.

Elle a l'impression de rebondir sur l'asphalte. Lorsqu'elle court, Alice se sent invincible.

*

Petite fille, Alice avait compris que des sourires inattendus pouvaient naître de questions bien posées. Quand son père, Rabîe, revenait du travail le soir, elle le faisait parler. Une fois, il lui avait même répondu, amusé : « C'est un interrogatoire ? » Puis c'était devenu une habitude. Quand ses parents l'emmenaient au zoo, elle s'amusait à décrire les animaux un par un, comme si elle passait à la télé. Sa mère énumérait des métiers qui lui paraissaient plus nobles, plus stables, moins précaires. Elle parlait de la fille de la voisine qui étudiait la médecine et de la cousine qui avait choisi l'économie, mais Alice était certaine de vouloir devenir journaliste, car lorsqu'elle jouait à l'être, son père riait enfin – d'un rire étouffé et mélancolique.

Rabîe avait quitté l'Algérie en 1973, où il était éditeur. En France, il ne trouva pas de travail dans ce domaine. Alice avait peu d'images de son enfance. Elle gardait pourtant un souvenir très net du visage de Rabîe quand il revenait du marché aux puces, chargé de livres anciens. Il lui avait appris à sentir la qualité du cuir au toucher, à lire la date de parution, à repérer les tirages limités. En voyant Rabîe ranger ses livres, Lydia, sa mère, se lamentait. Il n'était toujours pas éditeur, il gagnait mal sa vie, il avait oublié de rapporter du pain. Mais des livres, ça, il en avait : des dizaines et des dizaines qui, mis bout à bout, se comptaient par centaines. Il avait conçu un code pour les classer dans la bibliothèque de leur appartement. À chaque achat, il mettait à jour son registre en cuir aux colonnes tracées à la règle. Nom de l'auteur, titre, maison

d'édition, date de parution. Sa bibliothèque était son seul trésor. Parfois il disait qu'il voulait être enterré avec. Et il chuchotait à Alice : « Comme les pharaons dans leurs tombeaux. »

Rabîe est mort quand Alice avait quinze ans. Lydia avait travaillé dans une cantine puis comme secrétaire. Ils vivaient dans un appartement en banlieue parisienne qu'elle gardait par honneur, malgré le loyer trop cher. Lydia s'était appliquée à tout oublier, à tout enfouir sous les meubles, avec la poussière. Et le silence peupla leur vie. *Le passé est mort. Li fate mate.* Alice devait rester tendue vers le futur, prête pour des jours meilleurs.

À cette époque, elle se mit à lire avec acharnement, piochant des livres dans la bibliothèque de son père. Elle dévora tous ceux qui étaient écrits en français, se jurant qu'elle apprendrait l'arabe, pour pouvoir lire les autres. C'est à ce moment-là qu'Alice fit la découverte d'Isabelle Eberhardt, une voyageuse qui avait sillonné l'Algérie seule à vingt ans, avant de s'y installer. Depuis, elle relisait régulièrement ses reportages dans *Lettres et journaliers*. Elle avait gardé en mémoire l'éclat du désert et les récits d'une femme vibrante. Comme Isabelle, Alice sentait l'appel du départ. Rabîe lui avait promis qu'un jour ils iraient ensemble en Algérie.

*

Ces six mois à Beyrouth ont un goût d'olive, de citron et de sauce pimentée. Alice travaille pour un journal local et se porte volontaire pour les reportages sur le terrain. Les semaines sont intenses, elle prépare ses rencontres le soir, se documente chaque jour sur des sujets différents, perfectionne sa maîtrise du dialecte libanais au fil des entretiens. Et chaque samedi, avant de sortir, c'est le même rituel, Alice commence par téléphoner à sa mère. Ça va / Il fait beau

/ Je mange bien / Le travail est intéressant. Alice prononce toujours les mêmes phrases laconiques pour la rassurer, puis elle bondit en direction de Gemmayzé pour retrouver son ambiance de fête. Hussein, le barman qu'elle a rencontré le soir de son arrivée, l'y attend comme tous les samedis. Ils s'étreignent et elle sent son odeur, son corps chaleureux, le contact piquant de sa barbe. Hussein retient le corps mince d'Alice entre ses bras pendant de longues secondes. Ils trinquent en riant et elle enfonce ses coudes pointus dans le comptoir éraflé pour lui raconter la rédaction, la politique, les interviews. Elle enfile les phrases et Hussein la regarde parler, ne se doutant pas qu'il est le seul à qui elle se confie et que le reste du temps, elle lit, écrit, travaille. Les semaines passent et elle revient régulièrement, avec sa robe noire, sa frange et ses longs cheveux qui ondulent. Lorsqu'elle parle de son métier, Alice est exaltée. L'émotion perle dans sa voix et ses pupilles brillent, faisant rougir les joues de Hussein. Dès qu'Alice le remarque, elle reprend sa voix de gorge, plus sèche, plus étroite, moins ronde. La voix qu'elle emprunte pour relater les faits.

Petit à petit le rituel s'étoffe : Hussein lui réserve la chaise à droite du bar et ses yeux surveillent la grande porte à partir de vingt heures. Les autres barmen essuient les tables en se moquant de son regard absent. Hussein l'a calculé : c'est entre vingt heures cinq et vingt heures dix-sept qu'Alice arrive chaque fois. Elle l'enlace pour sentir son odeur musquée et lui a l'impression de se liquéfier dans ses bras. Alice reste secrète sur sa vie mais elle raconte à Hussein de plus en plus de choses sur son travail, ses périples, ses analyses. Elle relate l'aventure de Nisaa, l'une des premières radios féminines de Palestine, écrit sur une fusillade anticoptes en Égypte et assiste à la venue de John Kerry à Beyrouth en mars 2010. Elle prépare ses entretiens pendant des heures, lit les tweets, fouille Google

jusqu'aux dernières pages. « Beyrouth est un tremplin, une plaque tournante pour les actualités de la région ! » déclare Alice. Hussein acquiesce en buvant sa bière.

Au fil des semaines, Alice sillonne le Liban et se rend en Palestine. Elle maigrit. Hussein n'ose pas lui dire qu'il a peur qu'elle s'éloigne. Il a peur qu'elle ne vienne plus entre vingt heures cinq et vingt heures dix-sept chaque samedi. Mais il ne dit rien car il sait que le temps avec elle a le goût piquant d'un shot de doudou. Et puis un jour, elle se livre sur son intimité et Hussein écoute attentivement. Lydia, sa mère, l'appelle chaque semaine depuis Paris et lui demande toujours ce qu'elle a mangé, ce qu'elle a fait l'après-midi, si elle a des amis, un amoureux. Alice répond évasivement, comme chaque fois. Et elle ajoute, plus bas, qu'en réalité elle s'en fiche éperdument de ce qu'il faut manger, de ce qu'il faut dire, des amis qu'il faut garder, des amours qu'il faut aimer. Ce qu'elle veut vraiment couvrir un jour : c'est la guerre.

*

Ce samedi-là, trois mois après son arrivée, Alice entre dans le bar à l'heure habituelle. Elle s'assoit sur la chaise haute et cherche Hussein des yeux, mais il ne vient pas à sa rencontre. Il est au fond du bar, il ne regarde pas dans sa direction. Alice allume son ordinateur et relit son dernier article. C'est un portrait de Mohamed El Baradei, diplomate égyptien et ancien patron de l'Agence internationale de l'énergie atomique, devenu l'opposant le plus connu d'Égypte. Cet homme est un personnage. Il fait le tour des mosquées et des églises pour plaider en faveur de réformes politiques. Il parle, sans langue de bois, un prix Nobel de la paix en poche. Alice a réussi à obtenir une interview. Quand sa rédactrice

en chef l'a appris, elle est restée bouche bée. Elles ont conduit l'entretien ensemble. Et maintenant, Alice peaufine les détails de l'article.

Lorsque Hussein s'approche, il a l'air agacé. Il coupe des citrons verts et verse du sucre au fond d'un verre. Alice commande une bière et il se sert un café. Elle lui raconte l'échange avec El Baradei. Il l'écoute distraitement puis dit, amer : « Tu l'as trouvée ta guerre ou pas encore ? » Elle ne comprend pas. Un silence se creuse. Le visage de Hussein lui apparaît soudain vieux, des rides se plient sur son front. Il ajoute : « C'est pas ce que tu as dit la dernière fois ? » Quand Alice comprend son allusion, elle murmure d'une voix douce : « Pardon, c'était une formule un peu bête. Je veux couvrir quelque chose d'important, me sentir utile, c'est tout. » Hussein la regarde. Il a les traits tirés. « Hussein, c'est un prénom musulman chiite, tu l'as remarqué ? La guerre civile est sous tes yeux, Alice, elle ne s'est jamais finie ici. » Il avale son café d'une traite et déclare : « La guerre, Alice, je ne te la souhaite pas. Quand on parle de la guerre comme ça, c'est qu'on ne l'a pas vécue... » Elle présente ses excuses. Hussein se confie une heure entière. Il est tombé amoureux d'une fille récemment, une chrétienne, sa famille n'a pas voulu de lui. Il en a eu le cœur lacéré. Alice l'écoute attentivement. Il a perdu des oncles à la guerre. Ils n'en parlent jamais, mais la guerre est dans tous leurs silences.

Hussein fouille dans un tiroir et sort des verres à shot. Il regarde Alice en souriant : « Il n'y a pas une citation bidon qui dit que les gens les plus joyeux sont ceux qui ont vécu les plus grands drames ? » Alice ne la connaît pas. Hussein non plus, mais ce soir, ils vont lui rendre hommage. Alice rit gaiement. Peu importe qu'elle ait un rendez-vous à neuf heures le lendemain, la fête peut reprendre de plus belle : quatre doudous sur le comptoir ridé,

musique entraînante sur la piste, cheveux qui tremblent sur les épaules nues d'Alice, yeux bleus de Hussein qui brillent dans la nuit.

*

Alice revient à Paris en août 2010. Les dernières semaines au Liban ont été denses. Depuis l'article sur El Baradei, la rédac chef a remarqué son travail. Alice a pu proposer plus de sujets et s'est rendue en Jordanie pour un reportage sur les femmes policières qui gèrent la circulation dans certaines villes du royaume, mais ne peuvent pas travailler dans tous les quartiers. Elle s'est liée d'amitié avec l'une d'entre elles : Dima, ancienne étudiante en philosophie, fille de militaire, divorcée à deux reprises. Pour la première fois pendant un reportage, Alice s'est confiée. Elle lui a parlé de sa peur de ne pas avoir l'étoffe d'une grande reporter et de ne pas tenir la promesse faite à son père.

Alice traîne dans son petit appartement parisien. Elle n'a vu personne depuis un mois et attend le prochain départ avec impatience. Hier, elle a quand même fini par prévenir May, son amie d'enfance, qu'elle était rentrée. Trois appels en absence : c'est May. Alice enfile un jean et sort à toute vitesse. Sa valise est toujours grande ouverte dans la chambre. En se brossant les dents, elle évite son reflet dans le miroir et croise malgré tout son teint livide et les plaques rouges qui lui mordent le cou.

Alice arrive au bar haletante et embrasse son amie. Elle sent la noix de coco et ses cheveux bouclés retombent sur ses épaules bronzées. Alice s'assoit. Son expérience au Liban a été inoubliable. Elle garde des souvenirs très forts des entretiens qu'elle a conduits. En choisissant bien ses questions, elle a pu aborder tous les sujets, même les plus intimes. C'était touchant de voir de parfaits inconnus

se confier à elle avec autant d'émotion. Alice attend maintenant l'accord d'une rédaction pour repartir sur le terrain. Elle commence à s'impatienter. May l'écoute, admirative. Elle lui demande des nouvelles de son dernier copain. Alice répond qu'elle s'ennuie avec lui, que ce n'est pas de l'amour, elle en est à peu près sûre, c'est juste de l'habitude... Et puis, de toute façon, Alice ne croit plus à l'amour, « ce besoin ridicule de se sentir sauvée ». Elle a assez de mal comme ça à se supporter elle-même. May rétorque : « Tu dis toujours ça... à moins d'avoir négocié avec des chefs de gang pour obtenir des informations exclusives, tout est ennuyeux pour toi ! » Alice sourit. Sous la table, ses jambes se décontractent. « Peu probable l'histoire des gangs au Liban, cela dit. » May rit aussi, d'un rire qui fait frissonner les fleurs sur son chemisier d'été.

Alice poursuit la conversation en racontant ses conquêtes d'un soir, des histoires plus folles les unes que les autres. Les inconnus le restent et ça lui va. May la regarde avec tendresse. Elle a quelque chose à lui dire, elle aussi. C'est tout récent. Alice ouvre grands les yeux, guettant les expressions sur le visage de son amie d'enfance. Les cils de May papillonnent et elle relate, le coucher de soleil corse, la demande en mariage, la douceur des mains de son copain. Le malaise se peint sur le visage d'Alice quand May lui montre la bague. Alice prend vite May dans ses bras et la serre très fort. Elle est la première à qui May l'annonce. Alice acquiesce et son corps, soudain, se recroqueville. Elle visualise son appartement et sa valise ouverte comme une plaie. Elle voit May, les préparatifs, les cheveux propres et coiffés, elle voit la cérémonie et les politesses. Puis May s'empresse de lui dire en souriant : « Ne t'inquiète pas si tu ne peux pas être ma témoin, je voulais surtout te l'annoncer. »

Deux autres amies les rejoignent en fin d'après-midi. Alice et May enchaînent les discussions. Brusquement, Alice se lève. Elle se

lève parce qu'elles se sont mises à aborder des sujets qu'elle déteste. C'est souvent le moment qu'elle choisit pour fumer. L'assemblée poursuit sa conversation sans remarquer son absence. Elles parlent de la robe de mariage de May, de la couleur de celles des témoins, elles énumèrent les amis du lycée, se demandent lesquels elles recroiseront au mariage, ce qu'ils seront devenus, se racontent les derniers ragots. May se lève en cherchant Alice du regard. Elle se tient à quelques mètres de l'entrée, les yeux sur son téléphone. May s'approche. « Tu es sûre que ça va, Alice ? » demande-t-elle en relevant quelque chose dans ses yeux qu'elle connaît depuis toujours, et dont elle vient de remarquer la forme tombante. Au bout du tracé, quelque part avant de se finir, leur courbure s'affaisse, lui donnant un air triste. « C'est quoi cette question ? On dirait ma mère », répond Alice. Elles rient mais May ne peut pas s'empêcher d'observer le visage de son amie d'un peu plus près. Elle se souvient de la fois où Alice lui a dit qu'elle avait beau essayer d'être en couple, elle ne ressentait rien. La tristesse d'Alice, elle n'y peut rien, May la voit. Sur ses traits, elle dessine parfois des vagues qui terrassent son sourire.

*

En décembre 2010, Alice est toujours à Paris. Elle marie May en petit comité sous une pluie de confettis. Son discours de témoin en son honneur fait pleurer les invités. Alice en garde un souvenir ému, elle a mis beaucoup de soin à l'écrire. À présent, elle cherche une occasion de repartir sur le terrain pour approfondir sa première expérience au Liban. Si elle veut faire du journalisme de guerre, il faudrait qu'elle couvre des événements de plus grande ampleur. Elle pourrait en parler à Paul mais s'acharne d'abord à réussir seule.

En janvier, elle regarde défilier les foules de Sidi Bouzid, Menzel Bouzaiane et Tunis dans le petit rectangle de sa télé. Alice est médusée. Mohamed Bouazizi, vendeur ambulant surdiplômé, s'est immolé par le feu le 17 décembre 2010, déclenchant une insurrection populaire. Alice ressent quelque chose de très puissant au fond de sa chair, comme une bouffée d'émotion qui se répand partout dans le haut du corps. Alors que des foules manifestent partout dans le pays, la classe politique française apporte son soutien à Ben Ali, le président tunisien en place. La ministre des Affaires étrangères propose même le savoir-faire français à la police tunisienne pour mater la révolte. Alice est furieuse. Elle se reconnaît dans tous ces visages qui ressemblent au sien. Elle veut y être. Elle a la certitude que quelque chose d'immense est en train de se passer et qu'on en parle mal. Elle veut poursuivre ce qu'elle a commencé au Liban : rapporter l'information depuis son jaillissement.

Les mails qu'elle envoie par dizaines aux rédactions restent sans réponse. Elle finit par appeler Paul. Elle a travaillé à Beyrouth et fait des reportages en Jordanie et en Palestine, il lui assure que cela va finir par prendre. L'attente lui semble interminable. Certains jours, elle se dit qu'elle devrait rester en France et travailler sur des sujets plus simples. Mais lorsque Ben Ali quitte le pouvoir le 14 janvier 2011, Alice se sent frustrée de suivre cette révolte de loin. Elle envisage de s'y rendre dès le lendemain pour raconter l'après, les soubresauts, témoigner de ce qui se met en place, mais elle se raisonne et continue à passer des coups de fil pour décrocher une commande. Puis, le 25 janvier 2011, Le Caire tremble et Alice ne peut plus attendre indéfiniment ce mail qui lui donnerait le soutien d'une rédaction et rassurerait sa mère. L'Histoire est en train de s'écrire et elle veut la raconter.

Le 28 janvier 2011, le jour de la colère, les policiers reculent face aux manifestants. C'est historique. Alice jubile devant la marée humaine qui finit par gagner la place Tahrir après une journée d'affrontements sur le pont Qasr al-Nil, bloqué par la police. Les images de cet immense pont suspendu au-dessus du Nil sont stupéfiantes. La tension est si forte que l'on se demande comment l'édifice tient debout. Alice regarde la scène en boucle. On voit la foule déchaînée d'un côté et la police qui charge de l'autre : canons à eau, fumées âcres et coups perdus. Elle lit des articles pour comprendre comment la contre-offensive s'organise, quel rôle jouent les militants et les islamistes, mais aussi les ultras, supporters de foot pugnaces et batailleurs, qui tiennent tête à l'arsenal antiémeute déployé par Moubarak.

Pendant que les rédactions se préparent toutes à rejoindre Le Caire, Alice n'a toujours pas de réponse à ses mails. Quelques jours plus tard, sans le soutien d'aucun média, Alice dépose sa petite valise noire dans la cabine d'un avion EgyptAir. Elle atterrit au Caire en fin de journée, au milieu des lumières jaunes qui dansent dans le noir. Le taxi creuse son chemin dans une rivière de voitures. La croix suspendue au rétroviseur bouge au rythme des secousses, des klaxons et des coups de frein secs. Plus ils s'approchent du centre, plus la tension monte. Tandis qu'Alice regarde par la vitre, cherchant partout les signes d'une révolution, le conducteur lui fait la conversation. Il égrène nonchalamment les spots touristiques puis ajoute qu'il la trouve jolie. Ah, elle est journaliste ? Silence. Ils sont arrivés rue Ibrahim-Naguib, pile avant le couvre-feu. Alice s'installe à Garden City, un quartier résidentiel à quelques minutes à pied de la place Tahrir, résolue à couvrir la révolution.

Le Caire, février 2011

Le lendemain de son arrivée au Caire, Alice téléphone à un vieil ami de Paul qui habite son quartier. Il lui explique le fonctionnement des comités populaires qui ont pris la relève de la police pour assurer la sécurité. Il faut les dépasser et éviter les militaires si elle ne veut pas finir au commissariat à peine débarquée. Elle qui était impatiente de rejoindre Tahrir est soudain inquiète. Elle passe d'autres coups de fil. Ses contacts ont peur. Alice va devoir y aller seule.

En quelques jours, elle s'habitue à franchir les barricades qui mènent à Tahrir et gagne la confiance des militants révolutionnaires qui s'en font les gardiens. Pour une fois, être une femme joue en sa faveur. On lui pose moins de questions qu'à ses collègues masculins. Elle paraît de prime abord inoffensive, avec sa silhouette élancée et son air discret. À présent, il faut écrire. Mais quoi ? Comment se raconte une révolution ? Par où commencer ? Saisie par la fougue des événements, Alice entame ses interviews et envoie des premières propositions de sujets aux rédactions. Paul soutient son élan. Elle note tout, ne rate aucun rassemblement, noue des liens avec les manifestants. Elle veut tout vivre d'abord, convaincue que ses articles finiront par trouver preneur.

Au Caire, les manifestations continuent d'enfler. Sa compréhension de l'arabe l'aide à saisir plus de choses que les

journalistes européens, mais tant de subtilités lui échappent. Dans son carnet, elle a commencé un petit lexique avec les mots du dialecte local. Elle adore *eshta*, *crème*, dont les jeunes ponctuent leurs phrases. Lors de ses entretiens, Alice revient souvent à la charpente de l'arabe littéraire. Sa maîtrise de la langue surprend ses interlocuteurs, autant que son envie de parler l'égyptien. Cela crée une complicité amicale avec les gens, ils se confient plus facilement. Au fur et à mesure des interviews, Alice est plus à l'aise, elle revoit des visages, constate les transformations de la place, s'enthousiasme pour la solidarité qui y règne. À Tahrir, il y a de quoi manger, charger son téléphone, se connecter au wi-fi. On lutte ensemble contre les gaz lacrymogènes, les coupures d'Internet et les violences policières. Les voix sont unies, le message est clair : *Irhal. Dégage.*

Couverture

Titre

Dédicace

Exergue

I. Rêves

1. Beyrouth, janvier 2010

2. Le Caire, février 2011

Table des matières

Copyright

De la même autrice

Présentation

Achévé de numériser



Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris cedex 07 FRANCE
www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard*, 2025.

DE LA MÊME AUTRICE

L'ENVERS DE L'ÉTÉ, roman, Gallimard, 2021.

HAJAR AZELL

Le sens de la fuite

« Ville après ville, elle s'était prise au jeu du voyage et du hasard. Pourquoi était-elle partie la première fois ? Pour qui ? »

Alice, jeune reporter, fait ses armes à Beyrouth en 2010, puis au Caire en 2011. Sur la place Tahrir, elle rencontre Bassem, un journaliste avec lequel elle connaît une passion attisée par la ferveur politique. Alice veut être là où s'embrasent les révolutions du printemps arabe. Elle poursuit cette quête sans relâche, jusqu'à éprouver ses limites en Syrie. Lorsqu'elle rentre à Paris, une rencontre inattendue la mène en Algérie sur les traces de ses origines.

Portrait d'une jeune femme vibrante, assoiffée de vie, à l'écoute des tensions du monde, ce deuxième roman très maîtrisé d'Hajar Azell explore avec passion les thèmes de la fuite et de l'exil. Il nous plonge au cœur d'un Liban crépitant d'une énergie joyeuse et cosmopolite, de la révolution qui secoue l'Égypte et d'une Algérie aux rêves en suspens.

Hajar Azell est née en 1992 à Rabat. Après L'envers de l'été, Le sens de la fuite est son deuxième roman.

Cette édition électronique du livre
Le sens de la fuite de Hajar Azell
a été réalisée le 15 janvier 2025
par les [Éditions Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073074317 – Numéro d'édition : 635910).
Code produit : Q07812 – ISBN : 9782073074348.
Numéro d'édition : 635913.

Composition et réalisation de l'epub : [IGS-CP](#).